Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 28 (1978)
Heft: 3

Nachruf: Hommage à Henri Meylan : 1900-1978
Autor: Fatio, Olivier

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE, 110 (1978), P. 201-208

HOMMAGE À HENRI MEYLAN

1900-1978

OLIVIER FATIO

Henri Meylan s'est endormi le 9 mars 1978, après une brève maladie qui l'avait surpris trois semaines auparavant. Il a ainsi mené, insigne bienfait, presque jusqu'au terme de ses jours, une activité intellectuelle soutenue : en février encore, il eut la satisfaction de pouvoir corriger les épreuves du tome 9 de la *Correspondance* de Théodore de Bèze, cette œuvre où il a porté à un sommet son admirable métier d'historien. A l'annonce de cette triste nouvelle, ses anciens étudiants, ses anciens collègues, les historiens de Suisse et de l'étranger, et enfin les innombrables amis que ses qualités de cœur lui avaient acquis au cours de sa féconde existence, ont mesuré ce que l'Eglise, la science, la patrie, vaudoise et helvétique, venaient de perdre avec le départ d'un homme qui avait été au cœur de maintes entreprises capitales de la vie spirituelle et intellectuelle du dernier demi-siècle.

Né à Lausanne le 29 octobre 1900, Henri Meylan était le fils de Henri Meylan, qui enseigna le grec à l'Université. Par sa mère, née Faure, femme d'une exceptionnelle qualité, il descendait d'une famille d'horlogers issue du Refuge français et établie au Locle. Licencié ès sciences religieuses de la Faculté universitaire de théologie de Lausanne, il compléta sa formation académique à Paris en obtenant le grade de licencié ès lettres de la Sorbonne et surtout le diplôme d'archiviste-paléographe de l'Ecole des Chartes en 1927. Il tenait à ce titre d'archiviste-paléographe qui lui donnait accès au cercle fermé et savant des « confrères » chartistes et surtout lui rappelait les fondements de son métier d'historien : la recherche du document, son établissement, sa lecture, qui exigent à la fois l'esprit critique et l'imagination[1]. Henri Meylan ne devait jamais tricher avec ces exigences fondamentales de l'histoire apprises aux Chartes. Tout ce qui est issu de sa plume a été patiemment, rigoureusement établi grâce à un travail sur des documents. Il y a là une des raisons qui expliquent la sûreté de son jugement d'historien et garantissent la solidité de son œuvre. En outre, Henri Meylan maîtrisait parfaitement les langues anciennes : qui ne se souvient avec

[1] Voir H. MEYLAN, « L'historien et son métier », dans *RThPh*, 1971, p. 129-137, réédité dans ID., *D'Erasme à Théodore de Bèze*, Genève 1976, p. 19-27.

émerveillement de l'avoir vu corriger des fautes de syntaxe ou d'orthographe sur des épreuves de texte latin, sans avoir besoin de recourir aux originaux !

Avec sa thèse de l'Ecole des Chartes, que le célèbre médiéviste dominicain Mandonnet lui avait suggéré de consacrer à la « Summa de Bono » de Philippe le Chancelier († 1236)[2], Henri Meylan indiquait au service de quel secteur de la science historique il voulait mettre sa technique et son érudition. Aussi, en 1928, après un court passage aux Archives fédérales, où il travailla avec Léon Kern, la Faculté de théologie de Lausanne lui confia-t-elle la chaire d'histoire de l'Eglise et des Dogmes, laissée vacante par le décès du professeur Aimé Chavan. La Faculté vivait alors des heures délicates à la suite de la démission, pour des raisons doctrinales, d'Emile Lombard[3], et c'est ainsi qu'Henri Meylan commença son enseignement en même temps que René Guisan, déjà professeur à la « Môme » et chargé de la délicate succession de Lombard. Il trouvait à ses côtés un aîné dont il aimait profondément, avec tant d'hommes de sa génération, le rayonnement du cœur et de l'intelligence. René Guisan le lui rendait du reste bien, qui lui écrivait le 14 avril 1928 : « entrer à la Faculté universitaire en même temps que vous, avoir les mêmes intérêts, les mêmes étudiants, ce serait en effet inouï et admirable ! »[4]. Par-delà les différences de carrière et de formation ces deux hommes se rattachent à une même tradition vaudoise qui, depuis Vinet et Secrétan, a marqué le pays par la qualité de ses convictions évangéliques et de ses connaissances scientifiques. Viscéralement attachés à leur patrie, ils ont néanmoins tenté de donner à leur pensée et à leur action une dimension qui en dépasse les frontières. Henri Meylan est un de ces hommes dont le souffle, parfois retenu, a contribué à forger l'image de la Suisse romande.

De 1928 à 1970, année de sa retraite, la présence d'Henri Meylan s'est imposée, sans jamais peser, au sein de l'Université, de l'Eglise vaudoise et dans les milieux de la recherche historique. A sa manière, il a voulu servir l'Eglise. Il n'a pas jugé nécessaire de recevoir la consécration pastorale, ce qui ne l'empêcha pourtant pas de considérer son enseignement comme un ministère. Ne recherchant ni les effets ni les idées à sensation, il estimait que ses cours devaient permettre aux futurs ministres d'entrer en contact direct avec les grands textes et les personnages

[2] H. MEYLAN, « Les questions de Philippe le Chancelier, chancelier de l'Eglise de Paris, « Summa de bono », dans *Positions des thèses. Ecole nationale des Chartes*, Paris 1927, p. 89-94.

[3] H. MEYLAN a raconté lui-même cet épisode dans son article nécrologique consacré à « Emile Lombard (1876-1965) », dans *RThPh*, 1965, p. 178-183.

[4] *René Guisan par ses lettres*, t. II, Lausanne 1940, p. 361. Voir également p. 436-437, la lettre de René Guisan à Henri Meylan du 15 août 1933, qui montre l'étroitesse des liens entre les deux hommes.

marquants de l'histoire de l'Eglise. Il dispensait ainsi un savoir continuellement réalimenté aux meilleures sources. Sa puissance de travail était telle qu'il réussit le tour de force de suivre l'essentiel de la production littéraire de 1920 à 1960, aussi bien en patristique, en histoire médiévale qu'en histoire du XVIe ou du XIXe siècle. L'austérité voulue de ses cours n'empêchait nullement l'enthousiasme, la sympathie ou le détail concret qui permet de toucher du doigt le passé. Car si son respect des sources l'amenait à juger sans complaisance les hypothèses à la mode, il ne manquait pourtant pas de convictions historiographiques et théologiques. Nombreux sont ceux qui, en Suisse romande, lui doivent le meilleur de leur formation. Tous ses étudiants ont été marqués par cet homme dont les qualités personnelles étaient à l'image de son savoir : solidité, finesse, chaleur, sens de l'humain et travail inlassable.

Henri Meylan servit également l'Université, dont il se fit le mémorialiste : en 1937, il publiait, à l'occasion du quatrième centenaire de sa création, *La Haute Ecole de Lausanne* et, en 1947, *l'Académie de Lausanne au 16e siècle* (avec la collaboration de L. Junod). Il occupa la charge de recteur de 1946 à 1948. Beaucoup se souviennent de la sagesse et du libéralisme de ses interventions lors de la crise de 1968. Ses connaissances de l'histoire des universités médiévales l'inclinaient à rechercher une voie d'ouverture et de modération. Il fut plusieurs fois Doyen de sa faculté, et notamment en 1966-1968, lorsque les deux facultés, nationale et libre, se trouvèrent réunies à la suite de la fusion des deux Eglises. Cette faculté nouvelle, qui mieux que lui pouvait en assumer la charge ? Henri Meylan s'était en effet convaincu de la justesse de cette fusion et il avait mis au service de cette cause le poids de son autorité étayée par une précieuse connaisssance des événements dramatiques qui avaient conduit à la création de l'Eglise libre en 1845. Que l'on songe notamment à ses travaux sur Vinet, dont il avait personnellement assimilé l'évangélisme libéral[5], et à la publication, avec son ami Robert Centlivres, des lettres de Samson Vuilleumier (1843-1846)[6].

De ce service spécifique de l'historien pour l'Eglise, il reste deux témoignages remarquables : les *Silhouettes du XVIe siècle,* publié par les soins de l'Eglise Nationale en 1943, et *Notre Eglise : quatre causeries sur l'Eglise Nationale Vaudoise dans le passé,* paru sous les mêmes auspices en 1958. Par ces ouvrages, il souhaitait permettre aux fidèles de retrouver une image véridique de l'histoire de leur Eglise qui remplaçât les pieuses légendes et « la façon d'écrire l'histoire à la Merle d'Aubigné qui n'est

[5] Voir notamment H. MEYLAN, « Hommage à Vinet », dans *Vinet vivant,* Lausanne 1947, p. 147-159.

[6] H. MEYLAN, en coll. avec R. CENTLIVRES, *L'Eglise vaudoise dans la tempête. Lettres choisies de Samson Vuilleumier* (1843-1846), Lausanne 1947.

guère plus solide que certaines vies de saints catholiques »[7]. Modestement, Henri Meylan s'excusait de n'avoir pas le don de synthèse ; or ces deux livres administrent de façon magistrale la preuve du contraire. Le premier, qui réunit les portraits de personnages connus ou moins connus de la réforme vaudoise, s'ouvre sur une magnifique fresque intitulée « Aspects du XVIe siècle » qui montre l'enjeu de cette époque tout en donnant une leçon remarquable de méthodologie historique. Seuls les grands érudits, sans cesse au contact des documents, atteignent à une telle simplicité d'exposition. Ces qualités se retrouvent dans *Notre Eglise* : en 140 pages, Henri Meylan fait revivre pour un large public 400 ans d'histoire. Il est aidé dans cette tâche par un art consommé de la narration qui repose sur un choix judicieux et une analyse scrupuleuse des documents. Nul besoin pour être vivant de recourir aux ficelles du « psychologisme » ou d'un quelconque autre « -isme » dont il se méfiait par principe.

Pour achever de rendre compte du service qu'Henri Meylan a rendu à son Eglise, il faudrait encore évoquer son rôle au Synode et dans diverses commissions. Ses avis étaient ceux d'un sage, suffisamment sûr de ses convictions et de ses connaissances pour être toujours modeste. Là réside sans doute le secret de son autorité. Reconnue par l'Université et par l'Eglise, cette autorité le fut également par les historiens vaudois qui lui confièrent le soin de diriger le tome 5 de l'*Encyclopédie du Pays de Vaud*, consacré à l'*Histoire vaudoise*, et paru en 1973.

Parallèlement à ses activités au sein de l'Université et de l'Eglise, Henri Meylan se consacra à de nombreuses autres causes. Peu de temps après sa nomination à l'Université, il entra dans le Comité de la *Revue de Théologie et de Philosophie*, qui ne siégeait guère plus d'une fois par année, le poids de la rédaction reposant sur René Guisan qui en était « l'âme et, au sens le plus fort du terme, le *spiritus rector* »[8]. A la mort de ce dernier, survenue en 1934, il fut désigné comme secrétaire de rédaction et assuma cette lourde tâche jusqu'en 1950. De ce poste central, il put observer et, au lendemain de la guerre mondiale, subir l'évolution de la pensée théologique et philosophique en Suisse romande. Il a évoqué dans une étude rétrospective publiée à l'occasion du centenaire de la *Revue* en 1968[9] le passage d'une période marquée principalement par Arnold Reymond et polarisée par les problèmes de la philosophie de la religion à celle de l'avènement de la théologie de Karl Barth. C'est à une équipe qui se reconnaissait pour l'essentiel dans cette nouvelle tendance théologique qu'Henri Meylan remit la *Revue* en 1950, après une dernière

[7] H. MEYLAN, *Silhouettes du XVIe siècle*, Lausanne 1943, p. 23.
[8] H. MEYLAN, « La *Revue de Théologie et de Philosophie* 1868-1968 », dans *RThPh*, 1968, p. 286.
[9] *Ibid.*

période de difficultés financières et rédactionnelles causées par la création de *Verbum Caro* en 1947 et par ses propres charges rectorales et scientifiques (le début de sa collaboration à l'édition de la *Correspondance* de Bèze date de cette époque). Il resta néanmoins Président du Comité Général de la *Revue* de 1950 à 1976. Avec son incomparable sens de la narration, il excellait à évoquer les hommes qui avaient gravité autour de la *Revue* depuis le début du siècle, c'est-à-dire tout ce qui avait compté dans la vie intellectuelle de Romandie. Sa merveilleuse mémoire restituait dans leur cadre de vie les personnalités d'un Philippe Bridel, d'un Henri Vuilleumier, d'un Eugène Olivier. Il était capable de styliser avec une parfaite clarté les débats d'idées qui avaient traversé et souvent modifié la vie de ceux dont il rappelait le souvenir. Jamais dans son récit les idées n'avaient d'existence indépendante de la vie des hommes qu'elles animaient. De cette véritable tradition orale qu'il portait en lui, Henri Meylan n'a laissé que quelques traces : articles nécrologiques, évocation d'Herminjard notamment, ainsi que la chronique de la *Revue* déjà mentionnée [10]. Leur lecture fait d'autant plus regretter que cette voix se soit tue à jamais.

Henri Meylan joua également un rôle important dans diverses sociétés d'historiens : Société d'Histoire de la Suisse romande, Société Générale d'Histoire Suisse, qu'il présida toutes deux ; Société du Musée historique de la Réformation à Genève, dont il fut pendant plus de 40 ans membre influent du comité ; Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève, dont il fut nommé membre correspondant en 1938. Ces quelques rappels montrent que son autorité s'étendait à la Suisse entière. Aussi n'est-il pas étonnant que le Fonds National de la Recherche Scientifique l'ait appelé à représenter les sciences humaines au sein de son Conseil jusqu'en 1970.

L'étranger reconnut aussi ses mérites : de 1957 à 1977, il fut membre assesseur de la Commission d'Histoire Ecclésiastique Comparée sous les auspices de laquelle il publia la très utile *Bibliographie de la Réforme*, fascicule 4 : Suisse (1450-1648), parue à Leyde en 1963. Plusieurs universités lui conférèrent le grade de docteur honoris causa : outre Genève et Neuchâtel, il faut mentionner Saint-Andrews, Montpellier, Caen, Strasbourg et, pour couronner ces honneurs jamais recherchés, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le nomma correspondant étranger en 1970. De plus, Henri Meylan était une des figures familières des congrès internationaux d'historiens, devant lesquels il présenta maintes commu-

[10] Voir H. MEYLAN, « Arthur Piaget (1865-1952) », dans *Semeur Vaudois*, 26 avril 1952 ; « Arnold Reymond (1876-1958) », dans *RThPh*, 1958, p. 241-242 ; « Deux grands historiens vaudois, Henri Vuilleumier et Eugène Olivier », dans *Gazette de Lausanne*, 8-9 oct. 1960 ; « Emile Lombard (1876-1965) », dans *RThPh*, 1965, p. 178-183 ; « Aimé-Louis Herminjard, notre bénédictin vaudois (1817-1900) », dans *Revue historique vaudoise* (1968), p. 83-92.

nications et qu'il fut appelé parfois à présider. Ainsi sa carrière devait-elle connaître, surtout depuis 1960, un brillant essor international que souligna encore le recueil qui lui fut offert en 1970, sous le titre de *Mélanges d'histoire du XVIe siècle*, par des savants américains, français, anglais, belges, ainsi que suisses.

La notoriété d'Henri Meylan n'est pas fortuite : elle repose sur une œuvre impressionnante. La liste de ses publications a été dressée au début du recueil réunissant quelques-uns de ses articles et publié à Genève en 1976 sous le titre d'*Erasme à Théodore de Bèze. Problèmes de l'Eglise et de l'Ecole chez les Réformés*. Cette bibliographie compte près de 220 numéros : qu'il s'agisse de comptes rendus, d'études critiques, de notices nécrologiques, d'articles de revue, d'édition de textes ou de livres, cette énorme production présente le même souci d'une information toujours parfaitement exacte et d'une inlassable activité de recherches. Outre les centres d'intérêt suggérés par les ouvrages déjà mentionnés, le cœur des préoccupations d'Henri Meylan est le XVIe siècle. Mentionnons à ce propos les importants ouvrages *Epître du Coq-à-l'Ane. Contribution à l'histoire de la satire au XVIe siècle*, paru en 1956 à Genève, et *Aspects de la propagande religieuse au XVIe siècle* (Genève 1957), dont Henri Meylan assuma la direction et fut l'un des collaborateurs. Les biographies des réformateurs, Viret, Calvin, Bèze, Zwingli, gardaient peu de secrets pour lui.

Les problèmes de l'organisation ecclésiastique, et en particulier de la discipline, les questions de formation et de recrutement du clergé, ont souvent retenu son attention. Sous des titres modestes, trop discrets, les articles d'Henri Meylan rendent compte de trouvailles qui font toujours progresser la connaissance historique. Mais c'est assurément avec la publication de la *Correspondance* de Bèze, dont 9 tomes ont paru depuis 1960, qu'Henri Meylan a donné la pleine mesure de ses capacités d'historien dans la recherche, l'établissement et l'annotation des textes. D'emblée cette publication fut considérée par la communauté des historiens comme l'une des meilleures sources de l'histoire du XVIe siècle et elle valut à son éditeur — et à son indispensable collaborateur, Alain Dufour — une renommée large et méritée. Avec son habituelle régularité, Henri Meylan venait tous les mercredis au Musée historique de la Réformation à Genève, pour poursuivre l'avancement de sa grande œuvre. Ceux qui ont eu alors le plaisir de le rencontrer pour des contacts scientifiques ou simplement amicaux, à la faveur d'un repas, étaient ravis par l'amabilité avec laquelle il communiquait les trésors de son étonnante mémoire et par la finesse de ses évocations du passé proche ou lointain.

Malgré son constant souci d'objectivité, l'œuvre que laisse Henri Meylan ne saurait être considérée comme le fruit d'un froid positivisme

scientifique. Il avait des convictions profondes qui ont animé son existence comme son historiographie. Ce fut son art de ne pas en faire des préjugés faussant la mise en place des matériaux de l'histoire, mais de les faire valoir avec une ferme délicatesse. Dans *Notre Eglise*, il évoque « ce génie malfaisant et néfaste que fut Napoléon qui a eu la volonté de ployer les esprits et les âmes par le moyen du lycée et du catéchisme »[11]. Henri Meylan souffrait de toutes les tentatives de brider voire briser les consciences ; il souffrait de la condamnation des hérétiques. Dans son article intitulé « Martyrs du Diable » de 1959[12], l'un de ses meilleurs textes, à notre avis, il ne saurait accepter, malgré son admiration pour les réformateurs, la rigueur impitoyable avec laquelle Calvin et Bèze réprimèrent les blasphèmes de Servet ou la manière non moins rude dont les anabaptistes furent noyés à Zurich et comptés au nombre des « Martyrs du Diable ». Certes, il était suffisamment avisé pour savoir que rien ne sert de condamner ceux qui prononcèrent ces sentences ou les justifièrent. Sans eux le sort de la Réforme eût sans doute été compromis. Cependant il ajoutait : « Comment fermer les yeux à ce qui est pour nous l'évidence, à savoir que le Christ habite aussi en ces martyrs, qu'il souffre et triomphe en eux ? »[13] Si sa grande expérience l'amenait à reconnaître que d'un bout à l'autre de l'histoire de l'Eglise l'erreur et la violence sont à l'œuvre, il ne se résignait pas face aux orthodoxies confessionnelles et se laissait attirer, comme pour leur rendre justice, par ceux qui faisaient aussi partie de l'histoire de l'Eglise, « les martyrs non-violents, les pauvres et les humbles, les saints en un mot, ceux qui ne savent pas qu'ils sont saints, et... aussi... les violents qui ont forcé la porte du Royaume pour l'ouvrir aux autres, évêques, réformateurs, prophètes, cette grande nuée des témoins, dont un Wilfred Monod tirait la matière de son *Catéchisme* »[14]. Convaincu de la valeur de l'évangélisme libéral qu'il trouvait déjà chez un Vinet, il recherchait dans l'histoire les progrès de l'Evangile sur l'oppression de l'institution : il saluait l'éclatement du système traditionnel de l'Eglise visible et celui de la notion de dogme révélé, notamment grâce à la révolution théologique déclenchée par Luther. Il appréciait la revanche de l'esprit d'Erasme dans les Pays-Bas du XVIIe sous l'impulsion de Grotius et des remonstrants. Ces événements annonçaient à ses yeux la possibilité de renoncer au dilemne : de Dieu ou du diable. Ils marquaient les étapes de l'avènement de la liberté de conscience, de la tolérance, du droit à l'erreur. « Ce droit à l'erreur, qui est menacé aussi

[11] H. MEYLAN, *Notre Eglise...*, Lausanne 1958, p. 62.

[12] H. MEYLAN, « Martyrs du Diable », dans *RThPh*, 1959, p. 114-130, réédité dans ID., *D'Erasme à Théodore de Bèze*, Genève 1976, p. 259-275.

[13] *Ibid.*, p. 128 (ou *op. cit.*, p. 273).

[14] H. MEYLAN, « L'Historien et son métier », dans *RThPh*, 1971, p. 137, réédité dans ID., *D'Erasme à Théodore de Bèze*, Genève 1976, p. 27.

bien par les prétentions totalitaires de l'Etat communiste que par celles de l'Eglise du Pape, nous apparaît ainsi comme une des conquêtes essentielles, mais toujours précaires et menacées de l'esprit humain. »[15] Au nom de cette tolérance, il lui arriva parfois de porter des jugements d'ordre moral sur les hommes et les idées qui dans l'histoire l'avaient bafouée.

Dans son approche de l'histoire il s'efforçait de mettre en évidence les progrès de cet évangélisme porteur de liberté. Il les retrouvait notamment dans les relations entre les personnes animées par l'amitié, la tolérance et l'ouverture à autrui. Il n'est pas étonnant, dès lors, qu'à côté de maintes études biographiques, il ait consacré tant de pages aux liens entre les différents réformateurs ; citons, par exemple, ses articles sur « Une amitié au XVIe siècle. Farel, Viret, Calvin »[16], sur « Zwingli et Erasme »[17], ou sur « Erasme et Pellican »[18]. Dans cette perspective, les idées n'avaient de valeur que si elles aidaient les hommes à vivre entre eux cet Evangile de Jésus. Cet intérêt pour les relations interpersonnelles, qui à ses yeux constituaient l'histoire même, se manifeste de manière évidente dans son travail pour la *Correspondance* de Bèze où par excellence la trame de l'histoire se confond avec les liens épistolaires.

L'unité de l'œuvre et de la personne d'Henri Meylan était telle qu'il vivait dans ses relations avec autrui l'ouverture et le respect qu'il souhaitait retrouver dans l'histoire. Son accueil et sa fidélité avaient à la fois la chaleur et la pudeur de l'Evangile. Il n'y avait ainsi chez lui aucune distance entre le savant et l'homme. Ses élèves, ses collègues et ses amis garderont le souvenir de cette exceptionnelle personnalité. Pour conclure cet hommage, il convient de rappeler les termes avec lesquels il achevait sa dernière leçon, termes qui le caractérisent parfaitement : « Je n'oserais plus aujourd'hui conclure par la fière déclaration d'Agrippa d'Aubigné en tête de son *Histoire Universelle*, sur le « vrai fruit de toute l'histoire, qui est de connaître en la folie et la faiblesse des hommes le jugement et la force de Dieu » ; je me contente de dire, avec l'apôtre Paul, que « Dieu a choisi les choses faibles du monde pour confondre les fortes » (I Co. 1,27). »[19]

[15] H. MEYLAN, « Martyrs du Diable », dans *RThPh*, 1959, p. 130 (ou *op. cit.*, p. 275).

[16] Dans H. MEYLAN, *Silhouettes du XVIe siècle*, Lausanne 1943, p. 27-50.

[17] H. MEYLAN, « Zwingli et Erasme, de l'Humanisme à la Réformation », in *Colloquia Erasmiana Turonensia*, vol. II, Paris 1972, p. 849-858, réédité dans ID., *D'Erasme à Théodore de Bèze*, Genève 1976, p. 53-62.

[18] H. MEYLAN, « Erasme et Pellican », in *Colloquium Erasmianum*, Mons 1968, p. 245-254, réédité dans ID., *D'Erasme à Théodore de Bèze*, Genève 1976, p. 63-72.

[19] H. MEYLAN, « L'Historien et son métier », dans *RThPh*, 1971, p. 137, réédité dans ID., *D'Erasme à Théodore de Bèze*, Genève 1976, p. 27.